

# Gustave Roussy

## (AIHP 1901)

**B**ien qu'il ait fait sa carrière volontairement hors les murs de l'Assistance-Publique, Gustave Roussy (1874-1948) est un des représentants les plus illustres de l'Ecole de l'Internat des Hôpitaux de Paris.

Rançon de l'âge, j'ai eu le privilège de le rencontrer à deux reprises. La première, en 1940, alors que jeune étudiant sur les bancs du P.C.B., à Jussieu lorsque, vêtu de sa robe de Recteur, précédé du massier, il vint dans un silence de cathédrale, exhorter les étudiants à demeurer calmes devant l'occupation allemande. "Nous avons été battus. Nous devons maintenant assurer la revanche non par des actes irraisonnés mais en préparant méthodiquement les cœurs et les esprits. Il faut montrer au peuple ce qui fait la grandeur de la France, car c'est cela même qui doit la sauver un jour, j'en suis convaincu".

La deuxième, 6 ans plus tard, alors que récemment nommé, je vins solliciter auprès de lui les fameuses lettres de recommandations nécessaires à l'obtention des places désirées. "Désormais, il fait partie des nôtres", dit-il à mon père qui me pilotait dans le dédale du rectorat. En quelques mots, il esquaissa le profil de mon "internat" et m'invita à développer, parallèlement aux charges cliniques, une activité de recherche. Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris la signification réelle de cette phrase et l'attachement profond que Gustave Roussy portait à l'Internat des Hôpitaux de Paris.

A cette période, la carrière et l'influence de Gustave Roussy avaient atteint leur apothéose. Rétabli avec gloire dans ses fonctions de recteur en 1944, à 70 ans, il régnait sans partage sur l'Université.

Seul médecin dans l'histoire, appelé à exercer des fonctions rectorales, Gustave Roussy était alors un personnage considérable.

Bien que de taille moyenne, son visage sombre, orné d'une barbe soigneusement taillée, l'acuité de son regard, la concision de son discours dégageaient une indéniable froideur et

imposaient le respect. Son comportement avait quelque chose d'aristocratique et portait la marque d'un orgueil contenu et d'évidentes ambitions. Après avoir acquis à 33/34 ans la nationalité française et, ces mêmes années s'être marié à Henriette Thomson, fille d'Arnold Thomson ancien Premier Ministre et représentant d'une riche famille ayant acquis sa réputation et sa fortune dans les premières applications industrielles de l'énergie électrique, il faisait partie des "caciques" de la III<sup>e</sup> République.

De son côté, son frère aîné, à la suite de son père, un minotier suisse puissant, était devenu un des directeurs de l'opulente firme Nestlé et un homme dont l'influence s'étendait bien au-delà de sa Suisse natale. Dans ces conditions, Gustave Roussy aurait pu mener la vie paisible, agrémentée des satisfactions honorifiques qu'apporte habituellement une vie académique. Dans la réalité, Gustave Roussy était avant tout un homme d'action, un travailleur infatigable, un brasseur de projets capable de supporter stoïquement les contrariétés et le surmenage d'une vie quotidienne surchargée. "Le succès d'une carrière, dira-t-il plus tard à son élève Charles Oberling, tient en grande partie à l'accomplissement consciencieux du devoir quotidien".

Ces traits de caractère fournissent les clefs d'un destin hors du commun et à l'exception de deux ou trois décisions a priori inattendues (sur lesquelles nous reviendrons) éclairent la carrière très remarquable et originale de Gustave Roussy.

Gustave Roussy est né le 24 novembre 1874 en Suisse près de Vevey au cœur d'une famille calviniste dont les lointains ancêtres avaient fui les Cévennes après la révocation de l'Edit de Nantes. Après des études primaires et secondaires sans relief effectuées à Lausanne, il entra à 21 ans à la Faculté de Médecine de Genève, où il ne demeura que 3 semestres. Première décision inattendue, il quitte la Suisse et s'inscrit à la Faculté de Médecine de Paris. A 27 ans, en 1901 il fut nommé à l'Internat. Sans doute par recommandations ou fidélité à son origine suisse, ses premiers maîtres furent Jean Darier et

J.J Dejerine, tous deux d'origine helvète. L'influence de J.J Dejerine fut déterminante dans l'orientation neuro-pathologique de Gustave Roussy. En effet, celui-ci qui avait épousé lors de son clinat Augusta Klumpke, (première femme nommée à l'Internat) poursuivait avec elle des recherches anatomo-cliniques originales sur le retentissement clinique des lésions des centres nerveux, cela dans la mouvance de J.M.Charcot, auquel il avait succédé à la Salpêtrière. D'ailleurs Gustave Roussy consacra sa thèse, un ouvrage de 387 pages, à l'étude d'un syndrome connu depuis sous le nom de "syndrome thalamique de Dejerine-Roussy", syndrome caractérisé par des douleurs intenses et de déficits moteurs passagers. Dans ce travail, il effectua certes une analyse fine des lésions histologiques et tenta dans une approche expérimentale de caractériser les fonctions respectives des couches optiques et des noyaux gris centraux. Un stage prolongé chez Pierre Marie, toujours à la Salpêtrière confirma son orientation neurologique et le conduisit à s'intéresser plus particulièrement aux syndromes neuroendocriniens et à l'axe hypothalamo-hypophysaire, source alors d'ardentes discussions. Les 36 publications qui jalonnent son internat témoignent certes d'un travailleur inhabituel mais surtout du désir d'en savoir davantage et d'exploiter les apports des nouvelles méthodologies afin d'avoir d'une affection donnée une vue plus complète et plus « compréhensive ».

De toutes les investigations alors disponibles, l'analyse histo-pathologique était avec la bactériologie à cette époque la plus neuve et la plus riche de promesses. Cette méthodologie, développée à la suite de R.Virchow (1821-1902), J.Conheim (1839-1884) et autres dans les pays germaniques qui possédaient une industrie métallurgique optique et chimique capable d'offrir à ses chercheurs des microscopes des rasoirs et des colorants nouveaux, était dédaignée voire ignorée des médecins français et plus particulièrement parisiens. Dans l'esprit et le sillage de Laennec, les autopsies étaient faites avec beaucoup de soins, mais seules les altérations macroscopiques étaient

prises en compte et étudiées laissant à quelques laboratoires universitaires isolés dont ceux du Collège de France, le soin de poursuivre des études microscopiques. Illustrant ce retard ou ce dédain, il convient de rappeler que la création du premier laboratoire d'histo-pathologie hospitalier fut l'œuvre de E. Besnier, en annexe

de son service de dermatologie de St Louis, son date que de la dernière décennie du siècle.

Pressentant les potentialités de ces nouvelles techniques appliquées aux maladies du système nerveux, Gustave Roussy, tournant délibérément le dos à l'habituellement glorieuse et traditionnelle carrière hospitalière (deuxième décision inattendue) que lui aurait certainement ouverte l'Assistance-Publique, prit la décision d'y renoncer et s'inscrivit comme modeste "préparateur" à la chaire de physiologie et de physiopathologie qu'occupait F. Franck au Collège de France. Là, dans un certain renoncement, il s'initia aux contraintes qu'imposaient les techniques histopathologiques mises au point par des personnages comme Ramon Y Cajal, Nissl, Nageotte et autres. De cet effort, naîtra en 1914 publié avec Jean Lhermite, le premier ouvrage technique "d'Histopathologie du système nerveux", qui relu aujourd'hui étonne toujours par sa clarté et son caractère didactique. "*C'est par la neurologie, écrira-t-il plus tard, que je suis venu à l'anatomo-pathologie. En effet l'intensité des troubles fonctionnels présente un rapport presque constant avec le degré des lésions qui les provoquent et plus qu'en tout en autre l'anatomie pathologique est l'indispensable corollaire de la clinique*".

Plusieurs voyages en Europe, où il visite les Instituts de Pathologie germaniques complétèrent sa formation et furent la base d'un rapport qui fut couronné par l'Académie Nationale de Médecine. Ils inscrivent dans son esprit les bénéfices qu'on pouvait retirer des structures intégrées, multidisciplinaires Etablies, source de nouveaux moyens d'investigations nécessaires à la compréhension et à la connaissance d'une maladie. Il saura s'en souvenir quand il concevra plus tard la structure des centres anticancéreux.

Confirmant sa détermination universitaire, il devint très naturellement en 1908 à 34 ans chef de travaux de la chaire d'anatomie pathologique. Créée puis abandonnée par J.M. Charcot, celle-ci avait été successivement occupée en 1882 par Victor Comil, avant tout un homme politique puis de 1816 à 1826 par Maurice Letulle, essentiellement intéressé par les maladies pulmonaires et les collections de lésions macroscopiques.

La guerre de 14-18 que Gustave Roussy effectue en Lorraine et en Franche Comté dans les services de neurologie et de psychiatrie, n'interrompt pas son intérêt pour la neurologie. En 1926, il succède à Maurice Letulle dans la

chaire d'anatomie-pathologique de la Faculté de Médecine de Paris, chaire qu'il occupera près de 20 ans et à laquelle il imprimera une orientation résolument moderne. Fait significatif, il tiendra avec une ténacité permanente qu'elle soit séparée des activités et des fonctions hospitalières, entraînant un divorce complet entre les responsabilités cliniques et les charges hospitalières. Plus, dans le recrutement des collaborateurs, seuls furent retenus ceux qui renonçaient à une carrière hospitalière traditionnelle. Cette attitude, cet ostracisme, peut-être inspirés des exemples germaniques constitue un des points mystérieux de la vie de Gustave Roussy. A mon avis, il obéra longtemps le développement de la pathologie dans les centres hospitaliers parisiens. Ses principaux collaborateurs furent : Charles Oberling, un alsacien polyglotte, élève de Pierre Masson à Strasbourg qui fut, avec son élève Wilhem Bernhard, un des premiers et ardents défenseurs de l'origine virale d'un certain nombre de cancers humains. Devenu professeur au Collège de France, il fut un des derniers Grands pathologistes français. Roger Leroux, un ancien externe des hôpitaux de Paris fut son plus proche collaborateur universitaire. D'une grande et inventive habileté manuelle, il porta son attention au perfectionnement des techniques histopathologiques (utilisation de l'epimicroscope à l'étude des tissus congelés) et à la qualité de l'enseignement pratique en mettant au point avec Jacques Mignot un enseignement interactif du diagnostic histopathologique qui séduisit les étudiants et perdure aujourd'hui dans ses grandes lignes. Paulette Gauthier-Villars, une élève de Lecene, apparentée à Willy premier mari de Colette et responsable d'une librairie scientifique d'assise internationale. D'une très vaste culture littéraire, elle fut "mon Maître". Jacques Delarue, un médecin très brillant, ancien interne des hôpitaux de Paris et pneumologue de formation, resta à Paul Brousse pour attendre la carrière universitaire qui l'attendait et devenir au décès de R. Leroux en 1950 le titulaire incontesté de la chaire d'anatomie pathologique.

Gustave Roussy avait une vue dynamique de sa discipline. Il la voulait plus explicative que descriptive et contemplative. Le Précis d'Anatomie Pathologique qu'il publia en 1933 chez Masson a longtemps servi de bible aux étudiants des années 1935/1945. D'une grande valeur didactique, il souligna les qualités pédagogiques de Gustave Roussy, qui fut élu en 1933. Doyen de la Faculté et nommé plus tard en 1937 Recteur de l'Académie de Paris. Cette haute fonction administrative comportait d'évidentes implications politiques auxquelles Gustave Roussy sut faire face avec grandeur. Lorsque Paris en 1940 fut envahi, alors que dans le même temps son frère aîné mourait aux Eysies, Gustave Roussy resta seul au rectorat pour accueillir le nouvel occupant et de tenter de protéger au mieux ses étudiants de leurs réactions émotives et des tentatives de récupération. La dignité de cette attitude lui valut

d'être accusé de résistance et d'être rapidement démis de ses fonctions par les autorités de Vichy. Il ne les récupéra dans leur plénitude qu'en 1944 à la libération.

Quel que fut le poids de ses charges administratives et de ses responsabilités universitaires, Gustave Roussy ne pouvait oublier qu'il avait été un clinicien, un neurologue et endocrinologue à l'écoute des patients. Il chercha un point de chute. Les possibilités étaient nombreuses. Là encore, il choisit pour des raisons peu claires, dédain, défi, opportunisme, un hôpital excentrique, juché sur les hauteurs de Villejuif, l'Hôpital Paul Brousse. Paul Brousse qui avait été dans les années 1870 un médecin farouchement révolutionnaire, membre actif de la Première Internationale avait fondé cet hôpital en 1905 pour soulager dans le cadre de son action politique les pauvres et les déshérités. C'était effectivement un hôpital vivant de modestes subsides départementales, dit de désencombrement, satellite de la "zone". Cette zone, que j'ai bien connue, était un territoire mal défini ceinturant Paris bâti sur les "fortif".

Venaient s'accumuler dans ces bidonvilles, les marginaux, les exilés, les apatrides, les "exclus de tout genre" et surtout les vieillards et les malades parvenus au terme de leur vie. C'est là que Gustave Roussy, certes déjà secrétaire depuis 1922 de l'Association pour l'étude du cancer (une association fondée en 1908) rencontra le cancer dans son expression la plus poignante. C'est là qu'il en mesura la fréquence et réalisa l'indifférence dans laquelle cette maladie était tenue.

Alors que dans les Hôpitaux de Paris, l'attention et les efforts étaient essentiellement tournés vers les maladies infectieuses, la tuberculose et la syphilis notamment ainsi que le traitement des maladies cardiovasculaires ou neurologiques, les maladies cancéreuses étaient ignorées ou noyées dans une médecine générale aux contours plus ou moins flous. A cette époque, seule la Fondation Curie était réellement opérationnelle. Héritière de l'Institut du Radium, la Fondation Curie possédait les bases scientifiques, l'équipement hospitalier et la culture susceptibles de répondre au diagnostic des principaux cancers, notamment des cancers génitaux.

Très rapidement Gustave Roussy saisit l'immensité de la méconnaissance diagnostique thérapeutique et surtout scientifique qu'entourait le cancer. C'était une tâche à priori insurmontable. Défiant les difficultés, il décida d'y faire face alors qu'il n'était jusqu'ici essentiellement un neuropathologiste. Il s'y attela et créa *ex nihilo* au sein de Paul Brousse le "premier centre anticancéreux de la banlieue parisienne". Il est intéressant de voir comment il s'y prit.

Souhaitant avant tout échapper à l'emprise de l'organisation sanitaire de l'époque, notamment à la tutelle à la fois lâche et contrai-

gnante de l'Assistance Publique, il plaça sa requête dans un contexte résolument philanthropique.

Appuyé par l'active Union des Femmes de France, au nom de "l'utilité publique", il sollicita le Conseil Général de la Seine la permission de construire des bâtiments indépendants et surtout la reconnaissance d'une structure administrative autonome, qui mette ce centre anticancéreux de la banlieue parisienne à l'abri des tentatives de prédation ou de récupération d'administrations voisines.

Gustave Roussy voulait non pas un énième centre de dépistage ou de traitement des cancers, mais à l'exemple des Instituts de Pathologie germaniques ou de l'Institut Rockefeller de New-York qu'avait ouvert en 1904 son ami Simon Flexner, une "Maison du Cancer". Dans cette maison, il souhaitait regrouper certes le dépistage et le diagnostic histopathologique et radio thérapeutique des principaux cancers mais surtout y fonder un centre de recherches axé sur l'identification des causes et des mécanismes des cancers.

Emeric Vernes, en histopathologie, Simone Laborde, épouse d'Albert Laborde, un intime de Pierre et Marie Curie, pour l'étude des effets des radiations, E. le Breton pour la chimie et surtout son fidèle ami Charles Oberling avec Maurice Guerin pour les recherches en cancérologie expérimentale, furent ses collaborateurs les plus immédiats.

Vinrent s'y joindre, ultérieurement des spécialistes, issus pour la plupart de l'Internat de Paris, comme René Huguenin, un pneumologue, mon Maître Guy Albot, un gastro-entérologue. Cette structure fondée sur la complémentarité des disciplines fit preuve de sa solidité. A quelques détails près, elle est restée la même aujourd'hui. Puis elle a servi de modèle à d'autres centres anticancéreux qui se sont développés en province et constituent un réseau d'une intense activité.

Ainsi cimenté et armé, le centre anticancéreux de la banlieue parisienne allait devenir l'Institut National du Cancer et inauguré comme tel en 1934 par Albert Lebrun Président de la République.

Les travaux émanant de son équipe abondèrent. En particulier, Gustave Roussy publia en 1939 un petit traité sur le cancer, où il montra que le cancer malgré ses multiples facettes était une maladie comme les autres, à laquelle il était nécessaire d'adapter des traitements différents. Avec R. Leroux, il s'appliquera à distinguer des critères de radiosensibilité qui, pen-

saient-ils, permettraient de choisir le traitement le plus adéquat. Déjà membre de l'Académie Nationale de Médecine (il en deviendra Secrétaire perpétuel en 1944), il fut nommé en 1939 à l'Académie des Sciences.

On l'a vu, la guerre et l'occupation allemande constituèrent un entracte pendant lequel il perdit certes ses fonctions rectorales mais conserva la gestion de l'Institut du Cancer, dont il était l'indiscutable et respecté patron.

Rétabli en pleine gloire dans ses fonctions de recteur en 1944, élevé à la dignité de Grand Officier dans la Légion d'Honneur, il laissa à Roger Leroux la chaire d'anatomie pathologique et abandonna à René Huguenin en 1946 la direction de l'Institut du Cancer pour se consacrer à la réorganisation de l'Enseignement Supérieur.

En 1947 son autorité était telle qu'il fut appelé à siéger au Conseil des Ministres par le socialiste Paul Ramadier. C'était un conseil dit de coalition regroupant des socialistes des communistes et quelques démocrates-chrétiens au sein duquel se développaient des rivalités et de des jalousies. Quelques mois plus tard, en mai, dans des conditions peu claires, des journalistes accusèrent Gustave Roussy d'avoir violé le contrôle des changes alors en place et d'avoir sous un nom d'emprunt exporté de l'argent en Suisse. Robert Schuman, ministre des Finances, couvrit cette accusation et l'obligea à démissionner de ses fonctions ministérielles et rectorales. Rebelle à la génuflexion, Gustave Roussy s'y plia.

Dès lors, se développa une cabale, menée à la fois par certains journalistes et quelques adversaires politiques, mettant en cause Monsieur Decloux, le notaire et un certain Pastor Diaz, soi-disant prête-nom et surtout la complicité consciente de Gustave Roussy.

Blessé dans son orgueil, Gustave Roussy ne put supporter ces calomnies. Il écrivit au Procureur de la République et tenta le 5 juin 1947 de s'empoisonner. René Huguenin, mobilisant ses anciens élèves, parvint à le sortir du coma et l'encouragea à mobiliser ses forces pour lever les accusations qui avaient été portées contre lui. Comme le montrèrent Maurice Tubiana et quelques autres, l'aisance de la famille Roussy était transfrontalière et suffisamment large pour n'avoir pas à recourir à des procédés illégaux. "A la France, pays de mes ancêtres où je suis revenu, j'ai donné tout ce que j'avais de force", écrira-t-il plus tard.

En mai 1948, après plusieurs mois d'enquête menée par le juge Pieri, sa bonne foi fut d'ailleurs reconnue et un non-lieu officiellement prononcé. Cependant le mal était fait. Cette décision ne lui apporta pas le réconfort souhaité. Gustave Roussy dont l'orgueil, la fierté et le désir de réussite avaient toujours soutenu l'action, vit sa vie brisée.

Avec l'entêtement qui lui était propre, il renouvela sa tentative de suicide. Le 30 novembre 1948, il s'ouvrit les veines et mourut. Il était âgé de 74 ans.

Dans cette ultime tentative était inscrit en filigrane un profond désir de réhabilitation. La Ligue des Droits de l'Homme la prit en charge, la défendit et la mena à son terme. Un décret du 1<sup>er</sup> avril 1950, signé par Georges Bidault, alors Président du Conseil (il avait été ministre des Affaires Etrangères dans le gouvernement Ramadier) fit de l'Institut du Cancer, l'Institut Gustave Roussy et rendit ainsi justice à son créateur.

Depuis l'Institut Gustave Roussy a quitté le territoire de Paul Brousse pour occuper le sommet de la colline des Hautes Bruyères où il domine la sortie de l'autoroute du sud. C'est un bâtiment imposant dominateur dont l'activité sous les directions médicales successives de Pierre Denoix, Maurice Tubiana, Thomas Turcz n'a cessé de croître.

Regroupant les activités de diagnostic de soin et de recherches, cette "canceropolis" dans sa majesté "incarne bien la volonté et la fierté de son fondateur".

### Christian Nezelof (AIHP 1946)

#### Quelques lectures

Nezelof.C. et Contesso G. : *Gustave Roussy, un pathologiste dans l'épopée du cancer*. Rev. Praticien ; 1996 ;46. 2048-2052.

Del-Regato J.A. : *Gustave Roussy*. Int. J. Radio.Oncol.Biol. Phys. 1988 ;15 ; 1223-1232.

Roussy G. *Le cancer*. Paris A.Collin 1939

Roussy G.,Leroux R, Oberling C. *Précis d'Anatomie pathologique* ; Vol 2 Paris Masson 1933.

Haguenau F. Charles Oberling (1895-1960) *A herald of modern oncology* IntJ.Surg.Pathol. 2003 ; 11 ; 109-115.